

# De Juste Olivier à Charles Gleyre

Autor(en): **Perrochon, Henri**

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **Revue historique vaudoise**

Band (Jahr): **56 (1948)**

Heft 3

PDF erstellt am: **16.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-43662>

## **Nutzungsbedingungen**

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

## **Haftungsausschluss**

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

## De Juste Olivier à Charles Gleyre

Charles Gleyre<sup>1</sup> est une personnalité attachante du passé vaudois. La vie de cet enfant de Chevilly (1806-1874), après les années passées au pied du Jura, l'apprentissage de dessinateur à Lyon, les séjours à Rome auprès des fameux Knebel de La Sarraz et de Léopold Robert, le voyage en Orient, s'est écoulée à Paris sans doute, mais Gleyre demeura toujours attaché à son pays natal. S'il n'accepta pas l'appel de Druey qui lui offrait la direction du Musée cantonal et de l'école des Beaux-Arts, il fut touché de cette attention. Quand le gouvernement vaudois lui commanda un « Major Davel », selon le vœu testamentaire d'Arlaud, il se mit au travail avec enthousiasme. Ce ne fut pas la seule toile que lui inspira l'amour de son terroir. Dans les *Romains passant sous le joug*, il mit toute sa fierté de vieil Helvétè. Il retraça les traits du général Jomini, de Haldimand le philanthrope, de M. Marquis s'apprêtant à lire du Vinet, de Jean-Jacques Mercier, de l'historien Vuillemin, du ministre Kern, de Victor Ruffy en sa cité de Lutry. On connaît ses dessins des Olivier, Juste et Urbain, de Bocion l'interprète du Léman. Souvent d'ailleurs Gleyre séjourna dans le Jura. Il avait repris d'un oncle une maison au centre du village. Se souvenant que sa mère avait souvent grelotté à la fontaine par la pluie en rinçant ses lessives, il fit construire pour ses combourgeoises un lavoir public recouvert d'un auvent. Dans son art même il serait facile de retrouver non seulement l'influence de l'éducation familiale, du souvenir de son père et de sa mère, mais tout un idéalisme vaudois que l'on retrouve animant l'académisme à demi romantique de sa *Mort de Davel*. Dans le caractère comme

---

<sup>1</sup> Voir sur Gleyre l'excellent ouvrage de Charles Clément et les articles de Fritz Berthoud (Bibliothèque universelle 1874), de H. Taine (*Derniers essais de critique et d'histoire*), ainsi que la notice d'Emile Bonjour dans son livre sur le Musée Arlaud.

dans le talent du peintre, il y a l'influence des escarpements jurassiques, des forêts trouées de pâturages, des boqueteaux du Veyron, et des pentes s'inclinant vers le lac, avec au delà le vaporeux appel de l'Italie et de l'Orient.

Charles Gleyre fut en rapports d'amitié avec Juste Olivier surtout pendant les années que ce dernier vécut à Paris, à partir d'avril 1846<sup>1</sup>. Chez Gleyre, Olivier rencontra Musset et Gustave Planche, Fritz Berthoud le peintre écrivain et son frère Georges le banquier, le critique d'art Charles Clément, un Français, mais apparenté aux Biaudet. Et surtout il y avait Gleyre lui-même. Il serait difficile de retrouver l'influence du poème que Juste consacra à Davel dans le tableau que le peintre fit du héros vaudois. Mais on sait que ce fut le poète qui « posa » pour le major, et que le *Davel* de Gleyre, c'est Olivier sans sa barbe. Et l'influence de Gleyre pourrait se relever dans telle description de ses romans d'alors, dans *Luze Léonard*. Si les tendances « païennes » et ce républicanisme farouche qui lui fit rompre au lendemain du 2 décembre avec tous les ralliés, effarouchaient parfois Olivier, l'amitié entre les deux Vaudois fut profonde. Des mentions dans des correspondances de l'époque, les crayons que Gleyre fit de Juste, de Caroline et de leur fille Thérèse, ou cette femme nue si parfaitement chaste qui orne la seconde édition des *Chansons lointaines* et fit scandale sur les bords du Léman, n'en sont pas les seules preuves.

Une lettre inédite de Juste Olivier<sup>2</sup> montre l'attachement du poète pour le peintre au tempérament farouche et qui cachait sous des dehors frustes une sensibilité inattendue. C'est un document intéressant sur le caractère de Gleyre et sur la psychologie et le tact d'Olivier ; elle est aussi un document pour qui étudie les mouvements intellectuels et religieux du romantisme et du Réveil en terre vaudoise.

Datée de Paris, le 28 mai 1855, cette missive est adressée à Jean-Louis Gaudin, qui, né à Dizy<sup>3</sup>, avait étudié seul les langues anciennes et les sciences, était devenu précepteur en Hollande, puis avait fondé à Lausanne un institut de jeunes gens. Le

---

<sup>1</sup> Voir CÉCILE DELHORBE, *Juste et Caroline Olivier*, p. 193 et suiv.

<sup>2</sup> Aimablement communiquée par le D<sup>r</sup> Ch. Develey, à Bâle.

<sup>3</sup> Jean-Daniel Gaudin (1780-1856), voir *In Memoriam*, par son fils (3<sup>e</sup> éd. 1863), des notes de G.-A. BRIDEL dans *Louis Bonnet... Souvenirs de jeunesse* (1905).

pensionnat du Petit-Château à la Barre eut ses années de renom. Gaudin, esprit fort religieux, avait une tendance au mysticisme et généreusement croyait au salut de tous les hommes. Par ses sympathies, il se rattachait à la petite congrégation des « Cœurs intérieurs ». Sa piété était si sincère qu'un de ses élèves a pu dire : « Il vous suffira de savoir que la vertu et la religion, que la piété avaient trouvé leur plus digne représentant sur cette terre dans la personne de mon nouveau guide et que, s'il était des anges dans le ciel faisant continuellement la volonté de Dieu, il m'a été donné d'en avoir une idée ici-bas... »<sup>1</sup> Gaudin, dans son zèle apostolique, aurait sans doute aimé gagner Gleyre à sa foi ; peu épistolier, celui-ci chargea Olivier de répondre à l'excellent compatriote. Et après le « Cher Monsieur et ami », Olivier enchaîne :

« Vous serez bien surpris en voyant de mon écriture, et vous allez l'être bien davantage si j'ajoute qu'elle doit vous représenter celle de M. Gleyre. Il faut d'abord que je vous dise qu'il n'écrit jamais à âme qui vive : il médit beaucoup de la peinture, la sienne comprise, il l'appelle un enfantillage, mais enfin c'est son métier et il doit bien se résigner à tenir un pinceau ; quant à la plume, il prétend ne pas savoir s'en servir, et il traite encore plus mal que la peinture proprement dite

... cet art ingénieux  
de rendre la parole et de parler aux yeux,

» Je n'ai pas reçu d'éducation, dit-il, je ne sais ni le latin ni le grec, par conséquent je ne sais ni lire ni écrire, et sur cette belle raison, le traître se dispense de répondre aux lettres qu'il reçoit. Moi, qui lui en ai adressé déjà par douzaines, je ne possède pas même sa signature. Bien plus, il m'est pourtant arrivé, avec force agrément, d'être son secrétaire, mais je n'en ai pas la moindre attestation écrite, et je suis obligé de conter moi-même la chose pour qu'elle ne tombe pas dans l'oubli.

» Ce qu'il y a de pis encore, c'est qu'il aime beaucoup à recevoir des lettres, et vous pouvez être certain que les vôtres sont dans ce cas. La première, la grande, celle qui lui est arrivée cet

---

<sup>1</sup> Témoignage de J. Piaget, cité par E. Mottaz, R. H. V., 1921, p. 326.

hiver, mais qui lui a été remise un peu plus tard, lui a fait un vrai plaisir, et permettez-moi de vous l'avouer, car il me l'a montrée à moi aussi. Comment en aurait-il été autrement? Elle était si amicale et si bonne. Elle lui disait si bien ce qu'il fallait lui dire, et ces détails sur son père étaient si bien faits pour l'intéresser et le toucher vivement <sup>1</sup>. Prévoyant cependant qu'il se contenterait à son ordinaire de le penser et de me le dire à moi, sans vous l'écrire à vous, quoique je sois persuadé qu'il écrit aussi bien qu'il pense et qu'il dit, j'avais formé le projet de vous répondre en son nom et à son insu, voulant aussi vous remercier de cette lettre pour ma part. Celle que votre fils <sup>2</sup> lui a remise ces jours-ci a renouvelé, je crois, ses remords, car sur un demi-mot que je lui ai laissé entrevoir de mes intentions, il prit feu et m'encouragea tout à fait à les exécuter. Voilà comment il arrive que vous ayez de ma prose, cher Monsieur et ami.

» Votre seconde lettre ne lui a pas moins été au cœur et il a été très content de M. votre fils et de sa visite. Il m'a parlé de lui en homme qui s'y connaît et avec beaucoup de cordialité, ajoutant que s'il allait en Suisse cette année, comme il y songe un peu, il ne manquerait pas d'aller vous voir. Il a bien su apprécier aussi ce que vous lui disiez de sérieux et de serein, de consolant sur la grande question, la seule question pour nous tous. Mais comme tant d'autres, il est encore un peu dans la question d'Orient et dans celles de ce genre par lesquelles nous nous ingénions à nous distraire de la question du ciel et de l'autre vie. Il dit que de celle-ci on ne peut rien savoir, comme si nous en savions beaucoup plus sur celles-là, qui après avoir été longtemps obscures, ne s'éclaircissent qu'en s'évanouissant. L'autre, au contraire, est toujours là, et nous presse toujours. Notre ami a beau dire : sans qu'il s'en doute, elle le presse aussi. D'autant plus qu'il est une âme remarquablement sincère et droite, cherchant non seulement le beau, mais le juste et le vrai. J'ai

---

<sup>1</sup> Le père de Ch. Gleyre était un agriculteur laborieux et doué. Il avait des aptitudes pour la sculpture, et d'une force peu commune, il mourut jeune en 1814, pour avoir voulu seul soulever un char de blé dont l'essieu se rompit.

<sup>2</sup> Charles-Théophile Gaudin (1822-1866), naturaliste et paléontologue ; précepteur de Gabriel de Rumine, il fonda par l'intermédiaire de celui-ci le Musée industriel de Lausanne.



dû parfois reconnaître à ma grande confusion que sa conscience païenne était bien plus délicate que ma conscience chrétienne. Mais, sur le point capital, il résiste encore : hélas, ne résistons-nous pas tous ? Cependant Dieu vaincra. Sans avoir trouvé comme vous, dans la pratique et la méditation des vérités religieuses, toutes les conclusions et la paix qu'elles vous ont données, j'espère pourtant avec vous, pour M. Gleyre, pour les autres et pour moi. Continuez donc à lui écrire de temps en temps. Vos lettres ne peuvent que lui faire du bien, elles seront toujours les très bienvenues, et malgré sa répugnance à en écrire, répugnance invincible qu'il ne surmonte, bien rarement, que pour son vieil oncle<sup>1</sup>, je vous répète qu'il aime beaucoup à en recevoir... »

Non seulement par la droiture d'une conscience exigeante, mais par sa prédilection pour de grandes scènes bibliques et des Evangiles, Gleyre n'était point peut-être si éloigné que Gaudin ne le pensait des préoccupations métaphysiques. Sa dernière œuvre, à laquelle il travaillait le matin de sa mort, n'est-elle pas le *Paradis terrestre* ?

HENRI PERROCHON.

---

<sup>1</sup> Auprès de cet oncle infirme, Gleyre fit à Chevilly plus d'un séjour et à sa mort il reprit sa maison.

---